

tes paroles m'épouvante. Hélas ! tu as raison... Charles ne m'aime plus.

— Il t'aime toujours autant, et peut-être même plus que par le passé, pauvre folle. Car tu es pour lui l'épouse la plus éprouvée, la tendre mère de ses enfants ; mais tu n'es plus l'enivrante maîtresse d'autrefois ; aussi n'a-t-il plus pour toi ce tendre, ce brûlant amour des premiers jours de votre bonheur. C'est un peu bien *cru* ce que je te dis là, ma bonne Sophie ; mais enfin, le bon Dieu sait ce qu'il fait : il ne nous a pas créés d'essence immatérielle ; tout en nous n'est pas matière, soit ; mais tout, non plus, n'est pas esprit. Va, crois-moi, il est quelque chose de divin dans le plaisir ; aussi faut-il le parer, le parfumer, l'adoniser. Enfin, pardonne-moi cette énormité : en ménage... vois-tu ? une petite pointe de *luxure*... n'est pas de trop, pour réveiller les sens endormis par l'habitude... sinon l'agaçante maîtresse a toujours l'avantage sur l'épouse, car, après tout, voyons, Sophie, pourquoi les devoirs de femme et de mère seraient-ils incompatibles avec les séductions et les voluptés de la maîtresse ? pourquoi le père, le mari, ne serait-il pas aussi un amant ravissant ? Tiens, ma bonne Sophie, je vais, en deux mots, avec ma brutalité ordinaire, résumer ta position et la mienne : *Ton mari t'aime, ET IL NE TE DÉSIRE PLUS... il ne t'aime pas, et IL ME DÉSIRE.*

Puis, la marquise, riant comme une folle, ajouta :

— N'est-il pas étrange que ce soit moi, une *demoiselle*, hélas ! bien désintéressée dans la question, car je suis comme un gourmand sans estomac qui parlerait d'une chère délicateuse... n'est-il pas étrange que ce soit moi qui fasse ainsi la leçon à une femme mariée ?

— Ah ! Madeleine, s'écria Sophie avec effusion, tu nous auras sauvés deux fois aujourd'hui... car ce que mon mari ressent pour toi... il aurait pu le ressentir pour une autre femme moins généreuse que toi... et alors, songe donc à mon chagrin, à mes larmes !.. Oh ! tu as raison... tu as raison... il faut que Charles revoie et retrouve dans sa femme... sa maîtresse d'autrefois...

L'entretien des deux amies fut interrompu par l'arrivée d'Antonine.

## XXIII

L'entretien de Madeleine et de Sophie fut donc interrompu par l'arrivée d'Antonine, qui, impétueuse comme la joie, la jeunesse et le bonheur, entra en s'écriant :

— Sophie, je savais hier que Madeleine serait ici ce matin, et j'accours pour vous dire que...

— Pas un mot de plus, petite fille, reprit gaiement la marquise, en baisant Antonine au front, nous n'avons pas un moment à perdre ; il faut que nous soyons, comme nous l'étions autrefois en pension entre nous, les femmes de chambre de Sophie.

— Que dis-tu ? s'écria la jeune femme.

— Mais, Madeleine, reprit Antonine, je venais vous prévenir que mon contrat a été signé ce matin par le prince et par mon oncle, et que...

— Ton contrat est signé, mon enfant ! c'est l'important, et je m'y attendais ; tu me conteras le reste lorsque nous aurons fait à notre chère Sophie la plus jolie, la plus coquette toilette du monde ; c'est fort important et surtout fort pressé.

Puis la marquise ajouta tout bas à l'oreille de madame Dutertre :

— Ton mari peut venir d'un moment à l'autre ; il faut qu'il soit ravi... charmé... il le sera...

S'adressant alors à Antonine, Madeleine ajouta :

— Vite, vite, mon enfant... aide-moi à apporter cette toilette devant la fenêtre... et occupons-nous d'abord de la coiffure de Sophie...

— Mais, en vérité, Madeleine... répondit madame Dutertre en souriant, car elle renaissait malgré elle à l'espoir et au bonheur, en vérité, tu es folle.

— Pas si folle... répondit la marquise, en faisant asseoir Sophie devant la toilette. Dénouant alors la magnifique chevelure de son amie, elle ajouta : Avec des cheveux pareils, je serais laide comme un monstre que je voudrais paraître agaçante au dernier point ; juge un peu de toi... Sophie... Voyons, aide-moi, Antonine, car... ces cheveux sont si longs, si épais, que je ne puis les tenir dans ma main.

Ce fut quelque chose de charmant à voir que ces trois amies, de beauté si diverse, ainsi groupées. La candide figure d'Antonine exprimait un étonnement tout naïf de cette toilette improvisée. Sophie, émue, troublée par les tendres et brûlants souvenirs du passé, sentait sous son voile de cheveux bruns sa gracieuse figure, jusqu'alors pâle et attristée, se colorer d'une rougeur involontaire ; tandis que Madeleine, tirant merveilleusement parti de la superbe chevelure de son amie, la coiffait à ravir.

— Maintenant, dit la marquise à Sophie, quelle robe vas-tu mettre ? Mais, j'y pense, elles doivent t'habiller horriblement mal, si elles sont toutes taillées sur le même patron ?

— Elles le sont malheureusement, répondit Sophie en souriant.

— Très-bien ! reprit la marquise, et toutes sont montantes, je parie ?

— Oui, toutes sont montantes, dit la pauvre Sophie.

— De mieux en mieux, dit Madeleine. De sorte que ces jolies épaules à fossettes, ces bras charmants, sont condamnés à un enfouissement perpétuel... c'est déplorable. Voyons, as-tu du moins quelque robe de chambre bien élégante, quelque peignoir bien coquet ?

— Mes robes de chambre sont toutes simples. Il est vrai qu'autrefois...

— Autrefois ?

— J'en avais de délicieuses.

— Eh bien ! où sont-elles ?

— Je les ai trouvées trop *jeunes* pour une mère de famille comme moi, répondit Sophie en souriant, et je les ai reléguées, je crois, dans le haut de cette armoire à glace.

La marquise n'en entendit pas davantage : elle courut à l'armoire, qu'elle bouleversa, et trouva enfin deux ou trois très-jolies robes de chambre de taffetas rayé, d'une extrême

fraîcheur ; elle en choisit une fond bleu clair à rayures paille ; les manches, ouvertes et flottantes, devaient laisser les bras nus à partir du coude, et, quoique se croisant par devant, cette robe pouvait s'entr'ouvrir à volonté, et dégager la poitrine.

— A merveille ! dit Madeleine, cette étoffe est charmante, et aussi fraîche que si elle était neuve ; il me faut maintenant des bas de soie blancs, dignes de ces élégantes pantouffles de Cendrillon que je trouve aussi dans cette armoire... où tu as enseveli tes armes, comme un guerrier qui ne va plus à la bataille.

— Mais, ma chère Madeleine, dit Sophie, je...

— Il n'y a pas de mais, reprit impatientement la marquise, je veux et j'entends que, tout à l'heure, en entrant ici, ton mari se croie... et soit rajeuni de cinq ans.

Malgré une faible résistance, Sophie Dutertre se montra docile aux conseils et aux soins coquets de son amie ; bientôt, à demi couchée sur une chaise longue, dans une pose pleine de morbidesse et de langueur, elle consentit à ce que la marquise donnât la dernière *touche* à ce tableau vivant. En effet, Madeleine fit jouer quelques longues boucles de cheveux à l'entour du cou, d'une éblouissante blancheur, releva les larges manches, afin de bien laisser voir un coude à fossettes, entr'ouvrit quelque peu (malgré les chastes scrupules de Sophie) le corsage de la robe de chambre, qui, drapée avec une agaçante préméditation, laissait voir le bas d'une jambe faite au tour, et le plus joli petit pied du monde.

Il faut le dire, Sophie Dutertre était ainsi charmante : l'émotion, le trouble, l'espoir, une vague inquiétude colorant son doux et attrayant visage, animaient son regard, faisaient palpiter son sein, et donnaient à ses traits une expression délicieuse.

Antonine, frappée de cette espèce de métamorphose, s'écria naïvement en frappant dans ses petites mains :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Sophie, je ne vous savais pas si jolie que cela.

— Ni Sophie non plus ne le savait plus, répondit Madeleine en haussant les épaules ; il faut que ce soit moi qui *exhume* tant d'attraits.

La servante de madame Dutertre, ayant frappé à la porte, entra et dit à sa maîtresse :

— Monsieur désirerait parler à Madame... Il est à l'atelier; il fait demander si Madame est chez elle.

— Il te sait ici, dit tout bas Sophie à Madeleine avec un soupir.

— Fais-lui dire de venir, reprit à demi-voix la marquise.

— Prévenez M. Dutertre que je suis chez moi, dit Sophie à la servante, qui sortit.

Madeleine, s'adressant alors à son amie d'une voix pénétrée, lui tendit les bras et lui dit :

— Et maintenant... adieu, Sophie... annonce à ton mari qu'il est délivré de M. Pascal.

— Tu pars... déjà?... reprit Sophie avec tristesse; et quand te reverrai-je?..

— Je ne sais... un jour peut-être. Mais j'entends les pas de ton mari... je te laisse.

Puis elle ajouta en souriant :

— Seulement je veux, cachée derrière cette portière abaissée, jouir de ton triomphe.

Et, faisant signe à Antonine de l'accompagner, elle se retira derrière la portière baissée du salon voisin, au moment où M. Dutertre entrait dans la chambre à coucher de sa femme. Pendant quelques instants, les yeux de Charles errèrent comme s'il cherchait une personne qu'il s'était attendu à rencontrer, et il ne s'aperçut pas de la métamorphose de Sophie, qui lui dit :

— Charles, nous sommes sauvés... voici le désistement de M. Pascal...

— Grand Dieu! serait-il vrai? s'écria Dutertre en parcourant les papiers que sa femme venait de lui remettre; puis, son regard se relevant et s'arrêtant sur Sophie, il remarqua seulement alors sa toilette si coquette, si agaçante. Après un moment de silence causé par la surprise et l'admiration, il s'écria :

— Sophie! que vois-je? cette toilette si charmante, si nouvelle! c'est donc pour fêter le jour de notre délivrance?

— Charles, reprit Sophie en souriant et en rougissant tour à tour, cette toilette n'est pas nouvelle... il y a quelques années... si tu te le rappelles... je te plaisais ainsi...

— Si je me le rappelle! s'écria Dutertre, sentant se réveiller en lui mille tendres et voluptueux souvenirs, ah! c'était le

beau temps de nos brûlantes amours, et cet heureux temps, il renaît, il existe... Je te revois comme par le passé... ta beauté brille à mes yeux d'un éclat tout nouveau... Je ne sais quel est ce prestige... mais cette élégance... cette coquetterie... cette grâce... ta rougeur... tout, jusqu'à cette douce senteur d'iris que nous aimions tant, tout me transporte et m'enivre... Jamais, non, jamais, je ne t'ai vue plus jolie, ajouta Dutertre d'une voix passionnée en baisant avec ardeur les belles mains de Sophie. Oh! oui, c'est toi, c'est bien toi, je te retrouve, maîtresse adorée de mon *premier amour!*

— Maintenant, petite fille, il est, je crois, fort à propos de nous retirer, dit tout bas Madeleine à Antonine, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

Et toutes deux, s'éloignant sur la pointe du pied et quittant le salon, dont la marquise ferma discrètement la porte, se trouvèrent dans le cabinet de M. Dutertre, qui donnait sur le jardin.

— Tout à l'heure, Madeleine, dit Antonine à la marquise, vous ne m'avez pas laissé achever ce que je venais vous dire?

— Eh bien! parle, mon enfant.

— M. Frantz est ici.

— Lui... ici! dit la marquise en tressaillant sans pouvoir cacher un sentiment douloureux. Et pourquoi, et comment... M. Frantz est-il ici?

— Sachant par moi que vous deviez vous trouver ici ce matin, reprit Antonine, M. Frantz est venu pour vous remercier de toutes vos bontés pour nous... Il attend dans le jardin... et, tenez, le voilà!..

Ce disant, la jeune fille montra Frantz, qui, en effet, était assis sur un banc du jardin.

Madeleine jeta un long et dernier regard sur son *blond archange*, sans pouvoir retenir une larme qui roula dans ses yeux; puis, baisant Antonine au front, elle lui dit d'une voix légèrement altérée :

— Adieu, mon enfant.

— Comment! Madeleine, s'écria la jeune fille stupéfaite d'un si brusque départ, vous vous en allez sans vouloir voir M. Frantz? Mais c'est impossible... mais...

La marquise mit son doigt sur ses lèvres en faisant signe à Antonine de garder le silence; puis s'éloignant, non sans que

ses yeux se tournassent encore une fois du côté du jardin, elle disparut.

Deux heures après, la marquise de Miranda quittait Paris en laissant ce billet pour l'archiduc :

» Monseigneur,

« Je vais vous attendre à Vienne; venez achever de me séduire\*.

« MADELEINE. »

\* On trouvera la conclusion de cette aventure dans le dernier de ces sept récits : LA GOURMANDISE (le docteur Gasterini). E. S.

FIN DE LA LUXURE.

## LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

---

### LA PARESSE

---

Un peintre voudrait-il représenter dans sa plus charmante expression la paresseuse douceur du *far niente*?.. Nous allons tenter de lui offrir un modèle...

Florence de LUCEVAL, mariée depuis six mois, n'a pas encore dix-sept ans; elle est blanche et rose, avec de beaux cheveux blonds. Quoique d'une taille svelte et élancée, la jeune femme est un peu grasse; mais ce léger embonpoint est si merveilleusement réparti, qu'il devient un nouvel attrait.

La pose de Florence, enveloppée d'un peignoir de mousseline blanche, est pleine de nonchalance et d'abandon; à demi étendue dans un moelleux fauteuil à dossier renversé, où repose indolemment sa tête charmante, elle allonge et croise ses petits pieds, chaussés de mignonnes pantoufles, sur un épais coussin, tandis que, du bout de ses doigts effilés, elle effeuille une rose sur ses genoux.